

## SECTION I

### *De l'origine de nos idées.*

Toutes les perceptions de l'esprit humain se ramènent à deux espèces distinctes que j'appellerai *impressions* et *idées*. La différence entre elles se trouve dans le degré de force et de vivacité avec lequel elles frappent l'esprit et se frayent un chemin dans notre pensée ou notre conscience. Les perceptions qui entrent avec le plus de force et de violence, nous pouvons les appeler *impressions* ; et sous ce nom, je réunis toutes nos sensations, passions et émotions telles qu'elles se présentent d'abord à l'âme. Par *idées*, j'entends leurs images affaiblies dans la pensée et le raisonnement : telles sont, par exemple, toutes les perceptions suscitées par le présent discours, à la seule exception de celles qui proviennent de la vue et du toucher, et à l'exception du plaisir ou du désagrément immédiats qu'il peut occasionner. Je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire d'employer beaucoup de mots à expliquer cette distinction. Chacun, de soi-même, percevra sans difficulté la différence entre sentir et penser. Leurs degrés ordinaires sont aisés à distinguer, bien qu'il ne soit pas impossible qu'en certains cas particuliers, ils puissent s'approcher très près l'un de l'autre. Ainsi, le sommeil, un accès de fièvre, la folie ou quelque émotion violente de l'âme font que nos idées se rapprochent de

nos impressions, comme il peut advenir, d'autre part, que nos impressions soient si faibles et de si peu d'intensité que nous ne puissions les distinguer de nos idées. Mais, quoi qu'il en soit de cette grande ressemblance dans quelques cas, les deux espèces de perceptions sont en général si nettement différentes que nul ne se fera scrupule de les classer sous des titres distincts et d'attribuer à chacune un nom spécifique pour marquer cette différence\*.

Il y a une autre division de nos perceptions qu'il conviendra d'observer et qui s'applique tant aux impressions qu'aux idées. C'est la division entre SIMPLE et COMPLEXE. Les perceptions simples, impressions et idées, sont telles qu'on ne peut y faire ni distinction ni partage. Les perceptions complexes sont le contraire de celles-là et l'on peut y distinguer des parties. Bien que cette pomme réunisse une couleur, une saveur et une odeur particulières, il est facile de percevoir que ces qualités ne se confondent pas, mais peuvent au moins être séparées les unes des autres.

Maintenant que ces distinctions nous ont permis d'ordonner et d'arranger nos objets, nous pouvons nous appliquer à examiner avec une précision d'autant plus grande leurs qualités et leurs relations. La première particularité qui nous frappe est la grande ressemblance qu'il y a entre nos impressions et nos idées, en tout ce qui ne concerne pas leur degré de force et de vivacité. Les unes semblent être, en quelque sorte, le reflet des autres, si bien que toutes les perceptions de l'esprit sont doubles et se présentent à la fois comme impressions et comme idées. Lorsque je ferme

\* J'emploie ici ces termes, *impression* et *idée*, dans un sens différent de l'usage, et j'espère que l'on m'accordera cette liberté. Je ne fais peut-être que restaurer le mot « idée » dans son sens originel, que M. Locke avait perverti en l'appliquant à toutes nos perceptions<sup>1</sup>. Par le terme d'*impression*, je désire que l'on comprenne que j'exprime non la manière dont nos perceptions vives sont produites dans notre âme, mais simplement les perceptions elles-mêmes. Pour celles-ci, en effet, il n'existe aucun nom particulier, ni en anglais, ni en aucune langue de ma connaissance<sup>2</sup>.

les yeux et pense à ma chambre, les idées que je forme sont des représentations exactes des impressions que j'ai ressenties, et il n'y a dans les unes aucune particularité qui ne se puisse trouver dans les autres. En parcourant mes autres perceptions, je trouve toujours cette même ressemblance et cette même représentation. Les idées et les impressions paraissent toujours se correspondre. Cette particularité me semble remarquable et retiendra quelque temps mon attention.

Un examen plus précis me montre que l'apparence première m'a entraîné trop loin et que je dois faire appel à la distinction séparant les perceptions en *simples* et en *complexes* pour restreindre cette affirmation générale que *toutes nos idées et toutes nos impressions se ressemblent*. J'observe que nombre de nos idées complexes n'ont jamais eu d'impressions qui leur correspondent et que nombre de nos impressions complexes ne sont jamais exactement copiées par des idées. Je peux m'imaginer une ville comme la *Nouvelle Jérusalem*, dont les rues sont pavées d'or et les murs bâtis en rubis, bien que je n'aie jamais rien vu de tel. J'ai vu *Paris* : mais puis-je affirmer que je peux constituer une idée de cette ville, susceptible d'en représenter parfaitement toute les rues et toutes les maisons, jusque dans leurs proportions réelles et exactes ?

Je m'aperçois donc que, bien qu'il y ait en général une grande ressemblance entre nos impressions et idées complexes, la règle qui dit que les unes sont des copies conformes des autres n'est pourtant pas universellement vraie. Nous pouvons ensuite considérer le cas de nos perceptions *simples*. J'ai beau examiner la question aussi précisément qu'il m'est possible, j'ose affirmer que la règle, ici, n'admet pas d'exception et que toute idée simple a une impression simple qui lui ressemble, comme toute impression simple a une idée qui lui correspond. Par exemple, l'idée de rouge que nous formons dans l'obscurité et l'impression qui frappe nos yeux à la lumière du soleil ne diffèrent qu'en degré et non en nature. Il est impossible de prouver, en les énumérant toutes, qu'il en est de

même pour toutes nos impressions et idées simples. Pour se convaincre, chacun se contentera d'en parcourir autant qu'il lui plaira. Si quelqu'un contestait cette ressemblance universelle, je ne connais pas de moyen de l'en persuader, si ce n'est en lui demandant de montrer une impression simple dénuée d'idée correspondante, ou une idée simple dépourvue d'impression correspondante. S'il ne répond pas à ce défi, et il est certain qu'il ne le peut, son silence et notre propre observation nous permettent d'établir notre conclusion.

Ainsi, nous constatons que toutes les idées et impressions simples se ressemblent ; et comme les complexes sont formées à partir d'elles, nous pouvons affirmer, d'une manière générale, que ces deux espèces de perceptions se correspondent exactement. Après cette relation, qui ne demande pas d'examen supplémentaire, je suis curieux de découvrir quelques autres qualités qui les caractérisent. Considérons ce qu'il en est de leur existence, et, entre les impressions et les idées, examinons lesquelles sont des causes et lesquelles des effets.

L'examen complet de cette question est le sujet du présent traité, et par conséquent, nous nous contenterons ici d'établir une proposition générale : *à leur première apparition, toutes nos idées simples dérivent d'impressions simples qui leur correspondent et qu'elles représentent exactement*<sup>3</sup>.

Cherchant des phénomènes pour prouver cette proposition, je n'en trouve que de deux sortes ; mais dans chacune, ce sont des phénomènes évidents, nombreux et concluants. Tout d'abord, je m'assure, par un nouvel examen, de ce que j'ai déjà affirmé : toute impression simple est accompagnée d'une idée correspondante et toute idée simple d'une impression correspondante. De cette conjonction constante de perceptions semblables, je conclus immédiatement qu'il y a un lien très fort entre celles de nos impressions et de nos idées qui se correspondent, et que l'existence des unes a une influence considérable sur celle des autres.

Une conjonction si constante dans un nombre aussi infini de cas ne peut rien devoir à la chance, mais prouve clairement que les impressions dépendent des idées, ou les idées des impressions. Afin de savoir lesquelles dépendent des autres, je considère l'ordre de leur première apparition, et l'expérience me montre que les impressions simples précèdent toujours les idées correspondantes mais n'apparaissent jamais dans l'ordre inverse. Pour donner à un enfant une idée de l'écarlate ou de l'orange, du sucré ou de l'amer, je lui présente les objets ou, en d'autres termes, je lui procure ces impressions ; mais je ne m'y prends pas assez absurdement pour tenter de produire les impressions en suscitant les idées. Nos idées, lorsqu'elles apparaissent, ne produisent pas les impressions correspondantes, et nous ne percevons pas une couleur ni n'éprouvons une sensation simplement en y pensant. Par ailleurs, nous constatons que toute impression, tant de l'esprit que du corps, est constamment suivie d'une idée qui lui ressemble et n'en diffère que par le degré de force et de vivacité. La conjonction constante de ces perceptions qui se ressemblent est une preuve convaincante du fait que les unes sont les causes des autres, et la primauté des impressions prouve avec autant de force que nos impressions sont causes de nos idées et non pas nos idées de nos impressions.

Pour confirmer cela, je considère un autre phénomène simple et convaincant : chaque fois qu'à la suite d'un accident, les facultés sont empêchées de fonctionner, comme c'est le cas de quelqu'un qui naît aveugle ou sourd, non seulement les impressions sont perdues, mais les idées correspondantes le sont aussi, de sorte qu'il n'apparaît jamais dans l'esprit la moindre trace des unes ou des autres. Et cela n'est pas seulement vrai lorsque les organes de la sensation sont entièrement détruits, mais pareillement s'ils n'ont jamais été sollicités pour produire une impression particulière. Nous ne pouvons nous faire une juste idée de la saveur de l'ananas sans l'avoir effectivement goûté.

Il y a cependant un phénomène contradictoire qui peut prouver qu'il n'est pas absolument impossible que les idées précèdent les impressions qui leur correspondent. Je crois que l'on admettra sans difficulté que toutes les différentes idées de couleurs, qui s'introduisent par les yeux, ou celles des sons, qui nous sont transmises par l'ouïe, sont réellement différentes les unes des autres, tout en étant semblables. Or, si cela est vrai de différentes nuances d'une même couleur, de sorte que chacune d'elles produit une idée distincte, indépendante des autres. Le nierait-on, en effet, qu'il serait possible, par la gradation continue des nuances, de passer insensiblement d'une couleur à celle qui en est la plus éloignée. Et si vous refusez d'admettre qu'il existe une différence entre les nuances intermédiaires, vous ne pouvez sans absurdité nier que les extrêmes soient identiques. Supposons, par conséquent, un homme qui a joui de la vue pendant trente ans et s'est parfaitement familiarisé avec toutes les couleurs, excepté une certaine nuance de bleu, par exemple, que le hasard ne lui a jamais fait rencontrer. Plaçons alors devant lui toutes les nuances différentes de cette couleur, à la seule exception de celle-là, en descendant graduellement de la plus foncée à la plus claire : il percevra forcément une absence là où manque cette nuance et il se rendra compte qu'à cet endroit, plus qu'en aucun autre, une plus grande distance sépare les couleurs contiguës. Or, je demande s'il peut pallier cette déficience grâce à son imagination et faire naître en son esprit l'idée de cette nuance particulière, bien qu'elle ne lui ait jamais été procurée par les sens. Je crois que bien peu nombreux sont ceux qui ne seront pas d'avis que la chose est possible, et cela peut servir de preuve que les idées simples ne proviennent pas toujours des impressions correspondantes, encore que ce cas soit si particulier et si singulier qu'il ne vaudrait pas vraiment la peine qu'on le remarque et qu'il ne mérite pas que, pour lui seul, nous changions notre maxime générale <sup>4</sup>.

Mais, en dehors de cette exception, il n'est peut-être pas hors de propos de faire observer, sur ce point, que le principe de priorité des impressions sur les idées doit s'entendre avec une autre restriction. De même que nos idées sont des images de nos impressions, nous pouvons former des idées secondes qui sont des images des premières, ainsi que le montre ce raisonnement même que nous faisons à leur sujet. À proprement parler, cela n'est pas tant une exception à la règle qu'une explication de ladite règle. Les idées produisent leur propre image dans de nouvelles idées ; mais comme les premières sont supposées dériver d'impressions, il demeure vrai que toutes nos idées simples proviennent, d'une manière soit médiate, soit immédiate, des impressions qui leur correspondent.

Cela est donc le premier principe que j'établis dans la science de la nature humaine, et il ne faut pas le négliger parce qu'il paraît simple. En effet, il est à remarquer que cette question de la préséance <sup>5</sup> de nos impressions ou de nos idées est celle-là même qui a fait tant de bruit dans d'autres termes lorsqu'on a débattu pour savoir s'il existait des *idées innées* ou si toutes les idées dérivent de la sensation et de la réflexion <sup>6</sup>. Nous pouvions observer qu'afin de prouver que les idées d'étendue et de couleur ne sont pas innées, les philosophes ne font rien d'autre que montrer qu'elles nous sont transmises par nos sens. Pour prouver que les idées de passion et de désir ne sont pas innées, ils remarquent que nous avons en nous une expérience précédente de ces émotions. Or, si nous examinons ces arguments avec soin, nous constaterons qu'ils ne prouvent rien, sinon que les idées sont précédées par d'autres perceptions, plus vives, dont elles dérivent et qu'elles représentent. J'espère que cet exposé clair de la question mettra fin à toutes les discussions à ce sujet, et rendra ce principe plus utile dans nos raisonnements qu'il ne semble l'avoir été jusqu'ici.

## SECTION VI

*Des modes et des substances.*

Je voudrais bien demander aux philosophes qui fondent tant de leurs raisonnements sur la distinction entre substance et accident, et s'imaginent que nous avons une idée claire de l'un et de l'autre, si l'idée de substance provient des impressions de sensation ou des impressions de réflexion. Si elle nous est transmise par les sens, je voudrais savoir par lequel, et de quelle manière. Si elle est perçue par les yeux, ce doit être une couleur ; si c'est par les oreilles, un son ; par le palais, une saveur ; et ainsi de suite pour les autres sens. Mais je crois que nul n'affirmera que la substance est une couleur, un son ou une saveur. L'idée de substance, si elle existe réellement, doit donc provenir d'une impression de réflexion. Mais les impressions de réflexion se ramènent à nos passions et émotions, et ni les unes ni les autres ne peuvent représenter une substance. Nous n'avons par conséquent pas d'idée de substance distincte de celle d'une collection de qualités particulières, et nous ne voulons pas dire autre chose quand nous parlons ou raisonnons à ce sujet.

L'idée d'une substance, de même que celle d'un mode, n'est rien d'autre qu'une collection d'idées simples qui sont réunies par l'imagination et se voient

attribuer un nom particulier, qui nous permet de rappeler cette collection, soit à nous-mêmes, soit à autrui. Mais la différence entre ces idées consiste en ceci que les qualités particulières qui forment une substance sont communément rapportées à un *quelque chose* inconnu, auquel elles sont censées être inhérentes<sup>21</sup> ; ou bien, en admettant que cette fiction n'ait pas lieu, elles sont au moins supposées liées d'une manière intime et inséparable par les relations de contiguïté et de causalité. Cela a pour effet qu'à chaque fois que nous découvrons qu'une nouvelle qualité simple possède la même connexion avec toutes les autres, nous la comptons immédiatement parmi elles, même si elle n'entrait pas dans notre première conception de la substance. Ainsi, notre idée de l'or peut être tout d'abord une couleur jaune, un poids, une malléabilité et une fusibilité ; mais lorsque nous découvrons sa solubilité dans l'*aqua regia*<sup>22</sup>, nous l'ajoutons aux autres qualités et supposons qu'elle appartient à la substance tout autant que si cette idée avait été, dès l'origine, une partie de l'idée composée. Puisque le principe d'union est considéré comme l'élément principal de l'idée complexe, il autorise qu'on y fasse entrer toute qualité qui s'offre par la suite et qui s'y trouve comprise alors sur un pied d'égalité avec celles qui se sont présentées d'abord.

Que cela ne puisse se produire pour les modes est une chose évidente lorsqu'on étudie leur nature. Les idées simples dont sont formés les modes représentent des qualités qui ne sont pas unies par la contiguïté et la causalité, mais sont dispersées en différents sujets ; ou bien, si elles sont unies toutes ensemble, le principe qui les unit n'est pas considéré comme le fondement de l'idée complexe. L'idée de danse est un exemple de la première catégorie de modes ; l'idée de beauté est un exemple de la seconde. Pour une raison évidente, de telles idées complexes ne peuvent recevoir d'idée nouvelle sans que change le nom qui distingue le mode.

## SECTION VII

*Des idées abstraites.*

Une question très importante a surgi à propos des idées abstraites ou générales : sont-elles générales ou particulières dans la conception qu'en a l'esprit ? Un grand philosophe \* a contesté, sur ce point, l'opinion courante et affirmé que toutes les idées générales ne sont rien d'autre que des idées particulièrement associées à un certain terme qui leur donne une signification plus large et fait qu'elles évoquent, à l'occasion, d'autres idées individuelles qui leur sont semblables. Comme je considère que cette découverte est l'une des plus grandes, en importance et en valeur, qui aient été faites ces dernières années dans la république des lettres, je vais m'attacher ici à la confirmer par certains arguments qui la mettront, j'espère, complètement hors de doute et de discussion.

Il est évident qu'en formant la plupart, sinon la totalité, de nos idées générales, nous faisons abstraction de tout degré particulier de quantité et de qualité, et qu'un objet ne cesse pas d'être d'une espèce particulière en raison de chaque petite modification de son étendue, de sa durée et de ses autres propriétés. On peut donc penser qu'il y a là un dilemme clair, décisif

\* Le Docteur Berkeley<sup>23</sup>.

quant à la nature de ces idées abstraites qui ont donné aux philosophes l'occasion de tant de spéculations. L'idée abstraite d'un homme représente des hommes de toutes tailles et de toutes qualités ; et cela, on conclut qu'elle ne peut le faire qu'en représentant à la fois toutes les tailles et toutes les qualités possibles, ou aucune en particulier. Or, comme on a jugé absurde de soutenir la première proposition, parce qu'elle implique une capacité infinie de l'esprit, on a conclu d'ordinaire en faveur de la seconde et l'on a supposé que nos idées abstraites ne représentaient aucun degré particulier de quantité ni de qualité. Mais je vais m'efforcer de faire apparaître l'erreur de cette inférence, *premièrement* en prouvant qu'il est absolument impossible de concevoir une quantité ou une qualité quelconque sans former une notion précise de ses degrés, et *deuxièmement* en montrant que, même si la capacité de l'esprit n'est pas infinie, nous pouvons pourtant former une notion de tous les degrés possibles de quantité et de qualité à la fois, d'une manière qui, pour imparfaite qu'elle soit, peut néanmoins servir tous les objectifs de la réflexion et de la conversation<sup>24</sup>.

Commençons par la première proposition, à savoir, que l'esprit ne peut pas former une notion de quantité ou de qualité sans former aussi une notion précise de leurs degrés respectifs. Nous pouvons le prouver au moyen des trois arguments suivants. Premièrement, nous avons observé que tous les objets différents peuvent être distingués et que, s'ils peuvent l'être, la pensée et l'imagination peuvent les séparer. Et nous pouvons ajouter ici que ces propositions sont également vraies quand on les inverse et que tous les objets séparables peuvent être distingués, et que tous les objets qui peuvent être distingués sont également différents. Car se peut-il que nous puissions séparer ce qui ne peut être distingué ou distinguer ce qui n'est pas différent ? Donc, pour savoir si l'abstraction implique la séparation, il nous suffit de la considérer dans cette perspective et d'examiner si toutes les circonstances dont nous fai-

sons abstraction dans nos idées générales peuvent se distinguer et diffèrent de celles que nous retenons comme parties essentielles de ces idées. Mais il est évident, au premier regard, que la longueur précise d'une ligne n'est pas différente et ne peut être distinguée de la ligne elle-même, ni le degré précis d'une qualité de la qualité elle-même. Ces idées, par conséquent, n'admettent pas plus la séparation que la distinction et la différence. Elles sont donc toutes réunies dans la conception, et l'idée générale d'une ligne, en dépit de toutes nos abstractions et de tous nos raffinements, possède, lorsqu'elle se présente à l'esprit, un degré précis de quantité et de qualité, quand bien même on lui en ferait représenter d'autres qui auraient des degrés différents de l'une et de l'autre.

Deuxièmement, il est reconnu qu'aucun objet ne peut apparaître aux sens ou, en d'autres termes, qu'aucune impression ne peut devenir présente à l'esprit sans être déterminée en ses degrés, tant de quantité que de qualité. La confusion dont les impressions sont parfois enveloppées ne provient que de leur manque de force et de stabilité et non d'une aptitude de l'esprit à recevoir une impression dépourvue, dans son existence réelle, d'une proportion ou d'un degré particulier. C'est une contradiction dans les termes ; cela implique même qu'une chose puisse à la fois être et ne pas être, ce qui est la plus nette de toutes les contradictions.

Or, puisque les idées proviennent toutes des impressions et n'en sont que des copies et des représentations, tout ce qui est vrai des unes doit être reconnu vrai des autres. Les impressions et les idées ne diffèrent que par leur force et leur vivacité. La conclusion précédente n'est pas fondée sur un degré particulier de vivacité ; aucune variation sur ce point ne peut donc l'affecter. Une idée est une impression moins vive, et comme une impression forte doit nécessairement avoir une quantité et une qualité déterminées, il faut qu'il en soit de même de sa copie ou représentation.

Troisièmement, c'est un principe généralement admis en philosophie que tout dans la nature est individuel et qu'il est de la dernière absurdité de supposer l'existence réelle d'un triangle qui n'aurait aucune proportion précise d'angles et de côtés. Par conséquent, si c'est absurde dans *les faits* et dans *la réalité*, ce doit l'être aussi en *idée*, puisque rien de ce dont nous pouvons former une idée claire et distincte n'est absurde et impossible. Mais former l'idée d'un objet et former tout simplement une idée, c'est la même chose, puisque la référence de l'idée à un objet est une dénomination extrinsèque dont elle ne porte ni marque ni caractère en elle-même. Or, étant donné qu'il est impossible de former l'idée d'un objet qui possède quantité et qualité sans posséder un degré précis de l'une ou de l'autre, il s'ensuit qu'il est tout aussi impossible de former une idée qui ne soit ni limitée ni restreinte sur ces deux points. Les idées abstraites sont donc, en elles-mêmes, individuelles, même si elles peuvent devenir générales quant à leur représentation. L'image présente dans l'esprit n'est que celle d'un objet particulier, bien que notre raisonnement l'utilise comme si elle était universelle.

Cet emploi des idées au-delà de leur nature vient de ce que nous réunissons tous leurs degrés possibles de quantité et de qualité d'une manière imparfaite, mais qui peut néanmoins servir aux besoins de la vie, ce qui constitue la seconde proposition que j'avais l'intention d'expliquer. Quand nous avons constaté une ressemblance [A6] entre plusieurs objets qui se présentent souvent à nous, nous appliquons à tous le même nom, quelques différences que nous puissions observer dans les degrés de leurs quantités et qualités et quelles que soient les autres différences qui puissent apparaître entre eux. Lorsque nous avons acquis une habitude<sup>25</sup> de ce genre, le fait d'entendre prononcer ce nom ravive l'idée de l'un de ces objets et conduit l'imagination à le concevoir, pourvu de toutes ses particularités et de ses proportions particulières. Mais puisque le même mot est censé avoir été fréquemment

appliqué à d'autres êtres individuels qui sont à beaucoup d'égards différents de l'idée immédiatement présente à l'esprit, et ce mot n'étant pas capable de raviver l'idée de tous ces êtres individuels, il ne fait que toucher l'âme, si j'ose m'exprimer ainsi, et raviver cette habitude que nous avons acquise en les examinant. Ils ne sont pas réellement et effectivement présents à l'esprit, mais ils le sont seulement en puissance, et nous ne les représentons pas tous distinctement dans l'imagination, mais nous nous tenons prêts à examiner n'importe lequel d'entre eux, selon que nous y portent un dessein ou un besoin présents. Le mot fait surgir une idée individuelle, en même temps qu'une certaine coutume, et cette coutume produit toute autre idée individuelle dont nous pouvons avoir besoin. Mais comme, dans la plupart des cas, il est impossible de produire toutes les idées auxquelles le nom peut être appliqué, nous abrégeons ce travail en limitant notre examen et nous constatons que cette abréviation n'engendre que peu d'inconvénients pour notre raisonnement.

C'est, en effet, l'une des circonstances les plus extraordinaires en cette affaire, qu'une fois que l'esprit a produit une idée individuelle, sur laquelle nous raisonnons, la coutume qui l'accompagne, ravivée par le terme général ou abstrait, suggère aussitôt un autre objet individuel, s'il advient que notre raisonnement ne s'y conforme pas. Ainsi, s'il nous arrivait de formuler le mot « triangle » et de former l'idée d'un triangle équilatéral particulier pour lui correspondre, si, ensuite, nous affirmions *que les trois angles d'un triangle sont égaux entre eux*, les autres êtres individuels, le triangle scalène et l'isocèle, que nous avons d'abord négligés, s'imposeraient immédiatement à nous et nous feraient voir l'erreur de cette proposition, en dépit de sa vérité à l'égard de l'idée que nous avons formée. Si l'esprit manque de suggérer ces idées quand l'occasion s'en présente, cela provient d'une certaine imperfection de ses facultés, une imperfection telle qu'elle est souvent à l'origine de raisonnements

erronés et de sophismes. Mais il en va surtout ainsi pour les idées abstruses et composées ; dans les autres cas, la coutume est plus achevée et il est rare que nous tombions dans de telles erreurs.

Je dirai même plus : la coutume est si achevée que la même idée peut être associée à plusieurs mots différents et peut s'employer dans des raisonnements différents sans le moindre risque d'erreur. Ainsi, l'idée d'un triangle équilatéral d'une hauteur d'un pouce peut nous servir quand nous parlons d'une figure, d'une figure perpendiculaire, d'une figure régulière, d'un triangle et d'un triangle équilatéral. Tous ces termes sont donc, en ce cas, accompagnés de la même idée ; mais, selon qu'on les emploie dans des perspectives plus ou moins larges, ils éveillent leurs habitudes particulières et par là gardent l'esprit prêt à s'assurer qu'aucune conclusion ne se forme en contradiction avec toutes les idées qu'ils contiennent généralement.

Avant que ces habitudes n'aient atteint toute leur perfection, il est possible que l'esprit ne se contente pas de former l'idée d'un seul objet individuel, mais en parcourt plusieurs afin de parvenir à comprendre ce qu'il veut dire, ainsi que l'étendue de la collection qu'il entend exprimer par le terme général. Afin de fixer le sens du mot « figure », nous pouvons faire succéder en notre esprit les idées de cercles, carrés, parallélogrammes, triangles, aux dimensions et proportions différentes, et ne pas nous arrêter à une seule image ou à une seule idée. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous formons l'idée d'objets individuels chaque fois que nous employons un terme général, que nous pouvons rarement ou ne pouvons jamais épuiser la liste de tous ces êtres individuels, et que ceux qui restent ne sont représentés que grâce à l'habitude par laquelle nous les rappelons chaque fois que l'exige une occasion présente. Telle est donc la nature de nos idées abstraites et de nos termes généraux, et c'est de cette manière que nous expliquons le paradoxe présenté plus haut, que certaines idées sont particulières quant à leur nature, mais générales quant à leur représen-



*tation. Une idée particulière devient générale en étant associée à un terme général, c'est-à-dire à un terme qui, par suite d'une conjonction coutumière, est en relation avec beaucoup d'autres idées particulières et les rappelle facilement à l'imagination.*

La seule difficulté qui puisse subsister sur ce sujet doit concerner cette coutume, qui rappelle si facilement toutes les idées particulières dont nous pouvons avoir besoin, et qui est éveillée par un mot ou un son auquel nous l'associons ordinairement. À mon avis, la méthode la plus appropriée pour donner de cet acte de l'esprit une explication satisfaisante est de produire d'autres exemples qui lui sont analogues et d'autres principes qui en facilitent l'exercice. Les causes ultimes des actions de notre esprit, il est impossible de les expliquer. Il suffit que nous en puissions rendre compte d'une façon satisfaisante d'après l'expérience et par analogie.

Premièrement, donc, j'observe que lorsque nous parlons d'un grand nombre comme mille, l'esprit n'en a généralement pas d'idée adéquate mais n'a que le pouvoir de produire une telle idée, grâce à l'idée adéquate qu'il a des décimales sous lesquelles le nombre est compris. Bien qu'elle existe dans nos idées, cette imperfection ne se fait jamais sentir dans nos raisonnements, ce qui semble être un cas parallèle à celui des idées universelles, qui nous occupe présentement.

Deuxièmement, nous avons plusieurs exemples d'habitudes qu'un seul mot peut raviver ; il en est ainsi lorsqu'une personne sait par cœur certaines périodes d'un discours ou un certain nombre de vers : est-elle incapable de se les rappeler qu'un seul mot ou une seule expression du début lui rendra le souvenir de l'ensemble.

Troisièmement, je crois que celui qui examine la situation de son esprit quand il raisonne admettra avec moi que nous n'associons pas une idée distincte et complète à chaque terme que nous employons, et qu'en parlant de *gouvernement*, d'*église*, de *négociation* ou de *conquête*, il est rare que nous déployions en

notre esprit toutes les idées simples dont sont composées ces idées complexes. On peut néanmoins remarquer qu'en dépit de cette imperfection, nous pouvons éviter de dire des sottises sur de tels sujets et pouvons percevoir la moindre incompatibilité entre les idées, aussi bien que si nous en avions une pleine compréhension. Si, par exemple, au lieu de dire *que dans la guerre, le plus faible a toujours recours à la négociation*, il nous arrivait de dire *qu'il a toujours recours à la conquête*, l'habitude que nous avons acquise d'attribuer certaines relations aux idées accompagne encore les mots et nous fait percevoir l'absurdité de cette proposition, de la même manière qu'une idée particulière peut nous servir à raisonner à propos d'autres idées, si différentes qu'elles en soient sur plusieurs points.

Quatrièmement, étant donné que les êtres individuels sont rassemblés et placés sous un terme général au vu de la ressemblance qu'ils soutiennent entre eux, cette relation facilite nécessairement leur accès dans l'imagination et leur permet d'être suggérés plus aisément quand l'occasion s'en présente. Et en effet, si nous considérons le cours ordinaire de la pensée dans la réflexion ou la conversation, nous trouverons de bonnes raisons d'être convaincus sur ce point. Rien n'est plus admirable que la rapidité avec laquelle l'imagination suggère ses idées et les présente à l'instant même où elles deviennent nécessaires ou utiles. La fantaisie court d'un bout à l'autre de l'univers pour rassembler les idées qui appartiennent à tel ou tel sujet. On croirait que tout le monde intellectuel des idées s'est offert d'un coup à notre regard et que nous n'avons fait que choisir celles qui servent le mieux notre propos. Pourtant, il se peut qu'aucune idée ne soit présente, exceptées celles-là mêmes qui sont ainsi assemblées par une sorte de faculté magique de l'âme, laquelle, bien qu'elle atteigne son plus haut degré de perfection chez les génies (et qui est ce que l'on nomme proprement le génie), est cependant inexplicable, en dépit des plus grands efforts de l'entendement humain.

Ces quatre réflexions contribueront peut-être à aplanir toutes les difficultés qui s'attachent à l'hypothèse que j'ai proposée au sujet des idées abstraites, hypothèse si contraire à celle qui a jusqu'ici prévalu en philosophie. Mais, à dire vrai, je place surtout ma confiance dans ce que j'ai déjà prouvé à propos de l'impossibilité des idées générales, selon la méthode ordinairement suivie pour les expliquer. Il nous faut, sans aucun doute, chercher quelque nouveau système à ce sujet, et il se trouve qu'il n'en existe pas d'autre que celui que j'ai proposé. Si les idées sont particulières quant à leur nature et sont, en même temps, en nombre fini, ce n'est que par la coutume qu'elles peuvent devenir générales quant à ce qu'elles représentent et englober un nombre infini d'autres idées.

Avant de quitter ce sujet, j'utiliserai les mêmes principes pour expliquer la *distinction de raison*, dont on parle tant dans les écoles et que l'on y comprend si peu. De ce genre est la distinction entre une forme et le corps qui a cette forme, entre le mouvement et le corps en mouvement. La difficulté d'expliquer cette distinction vient du principe, ci-dessus exposé, selon lequel *toutes les idées qui sont différentes peuvent être séparées*. Car il s'ensuit que si la forme est différente du corps, leurs idées peuvent être séparées aussi bien que distinguées. S'ils ne sont pas différents, leurs idées ne peuvent être ni séparées ni distinguées. Qu'entend-on, alors, par une distinction de raison, puisqu'elle n'implique ni différence ni séparation ?

Pour écarter cette difficulté, il nous faut avoir recours à la précédente explication des idées abstraites. Il est certain que jamais l'esprit n'aurait eu l'idée de distinguer une forme de l'objet qui a cette forme, puisque, en réalité, ils ne peuvent être ni distingués, ni différenciés, ni séparés, s'il n'avait observé que, même dans cette simplicité, il pouvait se trouver des ressemblances et des relations nombreuses et différentes. Ainsi, en présence d'une sphère de marbre blanc, nous ne recevons que l'impression d'une couleur blanche disposée suivant une certaine forme, et

nous sommes incapables de séparer et de distinguer la couleur de la forme. Mais en observant ensuite une sphère de marbre noir et un cube de marbre blanc, en les comparant à notre premier objet, nous découvrons deux ressemblances séparées dans ce qui semblait d'abord, et qui est en réalité, inséparable. Une fois que nous avons un peu plus de pratique de ce genre, nous commençons à distinguer la forme de la couleur par une *distinction de raison* ; cela veut dire que nous considérons la forme et la couleur ensemble — puisque, en effet, elles ne font qu'une et sont impossibles à distinguer —, mais nous les voyons tout de même sous des aspects différents, suivant les ressemblances dont elles sont susceptibles. Lorsque nous voulons considérer seulement la forme de la sphère de marbre blanc, nous formons, en réalité, l'idée de la forme et de la couleur à la fois, mais nous portons sans le dire notre regard vers sa ressemblance avec la sphère de marbre noir. Et de la même manière, quand nous voulons n'en considérer que la couleur, nous tournons nos regards vers sa ressemblance avec le cube de marbre blanc. Par ce moyen, nous accompagnons nos idées d'une sorte de réflexion, dont la coutume nous rend, dans une large mesure, inconscients. Une personne qui désire que nous considérions la forme d'une sphère de marbre blanc sans penser à sa couleur désire une impossibilité ; mais ce qu'elle veut dire, c'est que nous devons considérer la couleur et la forme ensemble, tout en gardant sous les yeux la ressemblance avec la sphère de marbre noir, ou avec n'importe quelle autre sphère, quelles qu'en soient la couleur ou la substance.



